

Bedri Baykam, artiste kitsch et engagé

La galerie S/Beaubourg, à Paris, expose des œuvres du peintre turc néo-expressionniste multicasquette, opposant notoire à Erdogan

RENCONTRE

L'artiste turc Bedri Baykam expose à la galerie parisienne S/Beaubourg une œuvre considérée comme néo-expressionniste, qui peut dérouter tant elle paraît kitsch. A 68 ans, il ose à peu près tout, jusqu'à des travaux qui utilisent comme support des feuilles lenticulaires, lesquelles provoquent un effet 3D et cinématique des plus bizarres.

C'est à l'image de l'homme, qui a eu plusieurs vies : *wonder boy* multifacette, il dit avoir fait ses premières expositions à l'âge de 6 ans, a participé, dans les années 1970, au championnat turc de tennis, publié, hors catalogues d'exposition, 32 livres, dont la moitié concerne la politique de la Turquie au XX^e siècle, mais aussi *Monkeys' Right to Paint*, en 1994 (Literatür, en anglais, non traduit), qui est un plaidoyer pour un regard sur l'art non européenocentré.

Il y critique une histoire de l'art qui ignore des pans géographiques entiers (dont la Turquie moderne), ce qui l'a conduit à en écrire une autre, une sorte d'organigramme, diffusé sous forme d'estampes, dont deux exemplaires sont exposés à Paris.

C'est dans cet esprit militant qu'il a adhéré à l'Association internationale de l'art de l'Unesco, dont il a été président en 2015. Il a aussi créé, en 2006, à Istanbul, un centre d'art, Pyramid Sanat. C'est en voulant y aller sans en connaître l'adresse qu'on a passé notre téléphone au chauffeur de taxi, lequel est soudain devenu volubile. On a pensé que le trajet devait être

complexe, mais non : les deux hommes parlaient football. Bedri Baykam est en effet une figure des supporters de Fenerbahçe, dont il commente les matchs sur la chaîne du club. Il publie des chroniques politiques ou culturelles hebdomadaires dans le quotidien de centre gauche *Cumhuriyet* et est membre du CHP, le Parti républicain du peuple, et laïque, fondé par Mustafa Kemal Atatürk.

« Un peintre libre »

Il est un proche de son président, Özgür Özel, comme du maire d'Istanbul, Ekrem Imamoglu, principal opposant du président Erdogan, candidat à la présidence de la République et actuellement emprisonné... Cela ne va pas sans risques. En 2011, alors qu'il proteste publiquement contre la destruction ordonnée par Erdogan d'une sculpture de Mehmet Aksoy, le *Monument de l'Humanité*, réalisée en 2008 dans la région de Kars et dédiée à la paix et à la fraternité entre Turcs et Arméniens, il est victime d'une tentative d'assassinat, poignardé, ainsi que son assistante, par un fondamentaliste. L'un et l'autre s'en sortent par miracle.

« Malheureusement, d'autres n'ont pas eu cette chance, explique-t-il. Je suis né musulman, mais je me suis engagé en politique après mon retour d'un long séjour aux Etats-Unis, parce que j'ai constaté que mon pays glissait lentement vers l'islamisme. En tout cas un islam politique, qui, avec Erdogan, a désormais le pouvoir. Moi, je rêve d'un gouvernement qui, plutôt que des mosquées

et des prisons, construirait des musées. D'un Etat de droit où l'on peut s'habiller comme on veut, penser et dire ce qu'on veut, peindre comme on veut. »

Sur ce dernier point, il ne craint personne. « Je suis un peintre libre », proclame Bedri Baykam, qui avoue aussi son admiration pour deux devanciers, eux aussi dilettantes, Francis Picabia et Arthur Cravan, et deux autres artistes, presque ses contemporains, Martial Raysse et Sigmar Polke. Son travail ne ressemble à rien de connu, à un point qui en est presque choquant. Surtout quand il choisit, comme ici, de rendre hommage aux *Demoiselles d'Avignon* (1907), de Picasso.

Précisons que le tableau est inspiré d'un fameux bordel catalan, autrefois situé dans la calle d'Avignon. En bon citoyen turc, Baykam lui a imaginé une réplique, où est inscrit à la verticale le mot « VAROL », qui n'est une allusion ni à la grande figure du pop art ni à une maladie sexuellement transmissible, mais simplement le nom d'un établissement légendaire à Istanbul, où des générations de jeunes Stambouliotes furent déniaisés. Comme il aime notre pays (il a étudié à la Sorbonne, et son français est parfait), il rend également hommage à Madame Claude : une exposition à déconseiller aux esthètes, aux prudes et pudibonds, voire aux puceaux. ■

HARRY BELLET

« Bedri Baykam. "Les Demoiselles" Revisited ». Galerie S/Beaubourg, Paris 4^e. Jusqu'au 28 juin.

